né sa parole de ne pas chercher à s'enfuir, même si l'occasion s'en présentait.

Une autre « majesté déchue », c'est Ham-Ngi, plus connu sous le nom de prince Ung-Lich, qui régna en Annam et qui donna tant de fil à retordre, pour user d'une expression populaire, au général de Courcy.

Ung-Lich habite une délicieuse villa aux environs d'Alger, que le gouvernement a mise « gracieusement » à sa disposition.

L'ex-souverain d'Annam est un jeune homme d'une trentaine d'années et possédant des goûts artistiques fort développés. D'une grande intelligence, d'un esprit fort cultivé, il se console de la perte du pouvoir en s'adonnant avec passion à la peinture et à la musique. Il paraît même qu'il a un joli coup de pinceau, et qu'il a peint des paysages fort bien venus. L'année dernière, le ministre des colonies lui a permis de faire un séjour de quelques semaines à Paris.

Tous les jours, Ung-Lich passait des heures au musée du Louvre, absorbé dans la contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture. Les gardiens l'avaient pris pour un rapin japonais. Il fut également un des plus fidèles habitués du salon du Champ de Mars et on le vit presque chaque soir à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique.

En fait de musique, Ung-Lich a une préférence marquée pour les œuvres de Mozart, de Wagner, de Saint-Saëns et de Massenet, ce qui prouve l'éclectisme de ses goûts artistiques. A El Biar, localité habitée par le prince, celui-ci exécute au piano la musique de ses auteurs favoris. Sa principale distraction est d'assister aux représentations du Grand-Théâtre d'Alger, car on lui concède ce droit. En somme, le gouvernement français ne le surveille pas de trop près, et même il lui fait une jolie pension de 25,000 fr., sans compter la jouissance purement gratuite de la villa. Ung-Lich peut recevoir à El Biar la visite de ses amis et bien souvent on y improvise des séances de musique instrumentale.

***

Un autre « roitelet » nègre, Dinah-Salifou, qui était à Paris lors de la dernière Exposition, est interné au Sénégal. Le gouvernement français s'est montré plutôt parcimonieux à son égard. Le malheureux Dinah Salifou ne possède en effet pour tous moyens d'existence qu'une pension de deux cent cinquante francs par mois. Aussi se plaint-il amèrement du sort précaire qui lui est fait. Tous les trois mois, il écrit des lettres éplorées au ministre des colonies, au président de la République pour réclamer une augmentation. Mais Président et ministre font la sourde oreille. Ce silence vexe beaucoup l'infortuné Dinah-Salifou. Heureusement pour lui, le gouvernement s'est chargé de l'éducation de deux de ses fils.

Nous ne parlerons que pour mémoire de Rainilaiarivony, l'ex-premier ministre et époux de la reine Ranavalo, interné en Algérie et mort il y a deux ans. L'ex-premier ministre avait pris une part active à la révolte des Hovas contre la France: il était l'âme du mouvement dirigé contre nous. Aussi s'empressa-t-on de l'éloigner de Tananarive lorsque nos troupes s'emparèrent de la capitale de Madagascar. Rainilaiarivony avait demandé à reposer près du tombeau de ses ancêtres. Son dernier vœu n'a pu être, croyons-nous, encore exaucé.

N'oublions pas, enfin, le fameux Amadhou, ancien roi du Soudan, dont un fils, Abdou Lahi, est entré récemment à l'Ecole de Saint-Cyr, au titre étranger. Amadhou a dû être éloigné de son pays, où il avait longtemps combattu nos soldats. Son fils ambitionne de servir sous nos drapeaux. C'est un honneur qui lui sera sans doute accordé à sa sortie de l'Ecole.

Sous l'ancienne Rome, les rois captifs étaient enchaînés derrière le char des Césars et le plus souvent livrés en pâture aux bêtes féroces.

Aujourd'hui, les nations civilisées se contentent d'exiler les rois nègres, indiens ou malgaches, avec l'offre d'une pension annuelle.

L'humanité est en voie de progrès! T. P.

LA TÊTE DE VACHER

Paris, 7 janvier. — Hier soir, la tête de Vacher était encore livrée aux soins de M. Flandinette, l'habile ouvrier qui fait tous les moulages de l'Ecole d'anthropologie.

En pleine lumière se détache le moulage de la tête de Vacher dressé sur un haut piédestal; la tête tranchée au ras de la mâchoire se rattache au col par une mince colonnette.

Il est aisé de juger si la reproduction exécutée par M. Flandinette est parfaite, puisque la tête est encore là, dans l'atelier, posée au coin d'une table; on fait en ce moment le moulage intracranien et toute la boîte cranienne est emplie de plâtre; le cuir chevelu, divisé en deux parties, fait bourrelet et un lambeau pend lamentablement sur le front tout hérissé de cheveux noirs, épais et drus.

Les chairs sont très bien conservées; seul, l'œil est devenu vitreux, accentuant l'affreuse grimace de ce visage contracté, où toute la volonté sauvage de l'individu s'est affirmée dans la bouche aux lèvres serrées. Vacher avait une dentition absolument remarquable; ses incisives, très larges, sont extraordinairement tranchantes; les molaires épaisses toutes bien plantées.

Maintenant, entre les mains du mouleur aux doigts déliés, la tête va et vient; avec un marteau, M. Flandinette, tout en parlant, frappe à petits coups sur la boîte cranienne pour détacher le moulage intérieur. Il le retire enfin et donne un coup d'œil satisfait à son travail.

La tâche du mouleur n'est pas aussi simple qu'on l'imagine: il lui faut une main d'artiste pour restituer à ses moulages ce que l'écrasement du plâtre sur les chairs a pu modifier de leur aspect à l'état vivant. M. Flandinette excelle dans ce métier.

Depuis vingt-cinq ans qu'il est attaché à l'école d'anthropologie, toutes les têtes de suppliciés ont passé par ses mains. Il énumère avec complaisance ses travaux les plus remarqués.

Parfois, pour des artistes sculpteurs, il a consenti à faire des moulages; il a conservé de ces modèles qui sont dans son atelier sur les étagères. Emile Henry et Carrara côtoient ainsi deux personnalités scientifiques très célèbres et le profane confondrait irrespectueusement le savant M. X... avec Carrara. Il y a heureusement la colonnette, trait de génie de M. Flandinette.

L'AFFAIRE DREYFUS

L'incident Bard

Paris, 7 janvier. — L'*Echo de Paris* dit que l'enquête de M. Mazeau, premier président de la cour de cassation, sur les incidents qui se sont produits à la chambre criminelle, est loin d'être terminée. Elle a, paraît-il, déjà établi plusieurs faits de relations vraiment trop intimes entre certains magistrats de la chambre criminelle et certains témoins, notamment l'ex-colonel Picquart.

« Nous croyons savoir, ajoute l'*Echo de Paris*, que sept faits précis ont été apportés à l'enquête. M. le greffier général de la cour de cassation, qui a été entendu par M. Mazeau, ainsi que le capitaine Herqué, auraient fait des dépositions des plus concluantes.

» *On nous rapporte que la grande majorité* des membres de la chambre civile et de la chambre des requêtes, considérant que les faits en question sont absolument contraires à la dignité de la cour de cassation, et assez graves pour porter atteinte à l'autorité de l'arrêt qui serait rendu par la chambre criminelle, estimeraient que l'affaire doit, dans ces conditions, être évoquée devant toutes les chambres réunies.

» Le Parlement sera, d'ailleurs, saisi de ces événements, car une interpellation sera adressée mardi prochain à M. Lebret. »

La Ligue de la Patrie française

UNE LETTRE DE M. CAVAIGNAC

M. Godefroy Cavaignac adresse la lettre suivante à M. Jules Lemaître :

« 5 janvier 1899.

» Cher monsieur,

» Je suis heureux de vous adresser mon adhésion à l'œuvre que vous avez entreprise.

» Vous vous êtes préoccupé de grouper les hommes qui veulent sauvegarder les intérêts vitaux de la patrie française et notamment ceux dont le glorieux dépôt est aux mains de l'armée nationale.

» Il me paraît, comme à vous, qu'en dehors des idées et des tendances qui divisent nécessairement et légitimement les citoyens d'un même pays, comme elles divisent l'humanité, il existe un ensemble d'intérêts et de sentiments qui ont été, qui devraient et pourraient rester communs à tous les Français.

» Il me paraît, comme à vous, que ce lien, qui fait l'unité morale de la patrie, est aujourd'hui menacé, et qu'il est opportun de réunir, pour le resserrer et pour le protéger, des hommes venus de tous les partis.

» On vous a déjà demandé et on vous demandera encore de préciser ces intérêts et ces sentiments communs pour la défense desquels des hommes aussi différents par leurs vues, par leurs origines, par les partis auxquels ils se rattachent, ont pu se rassembler.

» Sur un point, tout au moins, votre programme a déjà précisé. Vous avez signalé, parmi les intérêts vitaux que vous jugez compromis, ceux dont le dépôt est confié à l'armée nationale.

» Il faudrait être aveugle, en effet, pour méconnaître que l'agitation à laquelle nous assistons ne vise pas seulement des individualités.

» C'est bien une tentative pour rendre des collectivités responsables de faits personnels et il faudrait une naïveté exceptionnelle pour penser que le seul but de quelques-uns de ceux que l'on a associés à la direction des réunions publiques soit de relever en l'épurant le prestige et la force de l'armée nationale.

« Pour le surplus, il se trouvera certainement parmi les adhérents de la patrie française des esprits assez larges et assez ouverts pour définir, autrement que ne saurait le faire un programme de vingt lignes, le patrimoine commun que nous voulons défendre.

» Il s'y trouvera des esprits assez délicats et assez fins pour le faire, en réservant et en respectant les idées qui ne sont point communes à ceux que vous avez groupés. Ceux qui savent que vous parlerez le premier sont pleinement rassurés à ce sujet.

» Veuillez recevoir, je vous prie, cher monsieur, avec mon adhésion, l'assurance de mes sentiments personnellement très dévoués. »

Une lettre de Zola

L'*Aurore* publie une lettre d'Emile Zola à un ami disant que bien que son retour en France soit possible, il préfère le différer pour ne pas nuire à la cause; il désire aussi rester dans son refuge actuel.

La victoire lui paraît certaine, mais il se demande avec inquiétude « ce que le lendemain apportera et si l'on pourra reconstituer l'édifice avec les décombres ». Voici, du reste, le texte de cette lettre :

« Jeudi, 15 décembre 1898.

» Mon cher et grand ami,

» Merci de votre bonne et longue lettre, dans laquelle vous m'exposez, avec une admirable clarté, quelle est, à vos yeux, ma situation actuelle, et les obligations qui en découlent pour moi.

» Je vous avoue que je garde l'absolue conviction que ma rentrée est maintenant possible en France, que nous saurions bien empêcher le gouvernement de recommencer le procès de Versailles, avant que la Cour ait terminé son enquête, et que ce serait un nouveau succès pour nous. Mais je m'incline, puisque vous m'affirmez que mon retour mettrait en péril les autres lutteurs et nuirait à la cause. C'est bien certainement le plus gros sacrifice que je lui ait fait jusqu'à ce jour.

» Mon état d'âme est que je suis las de paix et de sécurité. Vous n'imaginez pas mon angoisse, tous les matins, en lisant les journaux. Il me semble que je ne suis plus bon à rien, que je suis un mort, pendant que les autres se battent. Et cela va durer pendant des mois encore, loin de tous ceux que j'aime, loin de mes habitudes d'esprit et de cœur.

» Quant à changer de refuge, à quoi bon? Ce serait comme un malade qui se retourne dans son lit de fièvre. Je suis installé ici, il faudrait recommencer ailleurs toute cette installation difficile et dangereuse. Je ne bougerai donc pas, c'est plus simple et plus digne. Toutes sortes de raisons me décident à rester ici.

» Vous me demandez ce que je pense des événements, du lointain où je suis. La victoire me paraît désormais certaine, mais je suis convaincu que, jusqu'au dernier moment, le parti des bandits fera tout pour entraver la justice.

» L'héroïque Picquart paraît sauvé, grâce à vous d'ailleurs : c'est Urbain Gohier, c'est Reinach, qui vont être traqués; et la veille même de l'acquittement de Dreyfus, vous verrez encore quelque tentative imbécile et monstrueuse. Ah! notre pauvre pays! c'est à lui que je songe, avec une inquiétude de toutes les heures. Au lendemain de notre victoire, que de décombres, et pourrons-nous jamais rebâtir la maison, avec tous ces matériaux pourris? Là est le terrible demain.

» Merci pour votre si tendre dévouement dans toutes les affaires secondaires.

» Je m'en désintéresse un peu, je le confesse; car je vous répète que je me considère comme un mort, puisque me voilà pour tant de jours rayé de mon pays, au loin et muet. Enfin, je puis travailler, c'est ma seule consolation.

» Merci, merci, mon cher et grand ami, pour tout ce que vous avez fait de généreux, pour tout ce que vous ferez encore.

» Je vous embrasse. » ÉMILE ZOLA. »

Propos d'un maire dreyfusiste

Vesoul, 7 janvier. — Le *Nouvelliste de la Haute-Saône* raconte qu'il y a quelques jours, un maire dreyfusiste des environs de Luxeuil, parlant de l'affaire dans une auberge de Bautoncourt, s'écria à un certain moment : « Si nous avions la guerre, je partirais comme volontaire: mais ce serait pour tirer sur nos généraux ! »

Manifestation patriotique

A MARSEILLE

Marseille, 7 janvier.— Le général Metzinger, commandant le 15e corps, a passé, ce matin, sur la place Saint-Michel, la revue des troupes de la garnison et a remis les décorations décernées à l'occasion du 1er janvier.

Une imposante manifestation s'est produite à cette occasion. Après la cérémonie, un foule énorme et enthousiaste a rompu le cordon d'agents et de soldats. Elle a entouré le général Metzinger aux cris de : « Vive l'armée! » poussés par des milliers de poitrines, tandis que les chapeaux s'agitaient frénétiquement au bout des cannes.

Le général, très ému, prend alors la parole : « Je vous remercie très vivement de cette ovation, dit-il. Cette magnifique manifestation en faveur de l'armée me va droit au cœur. Ceci console de bien des choses. »

Les acclamations redoublent; le général ne peut que saluer en répétant : Merci! merci!

La foule lui a ensuite fait escorte jusqu'à l'hôtel de la division. Là, de nouvelles ovations se produisent. Les manifestants s'écrasent littéralement, quelques bousculades ont lieu dans la rue Saint-Ferréol, l'enthousiasme populaire touche au délire.

En revenant d'accompagner le général, plusieurs milliers de patriotes, sur un mot d'ordre, se rendent devant le cercle militaire. Ils acclament encore et longuement l'armée, réclament le drapeau.

Quelques officiers en civil paraissent au balcon. L'un d'eux fait signe qu'il veut parler. « Nous ne pouvons que vous remercier, dit-il, et nous le faisons bien chaleureusement, mais nous ne pouvons hisser le drapeau, cela nous est interdit. »

La foule éclate en acclamations prolongées : Vive l'armée! quelques cris de : Vive l'état-major! tandis que les officiers saluent, très pâles, très émus.

Puis les manifestants se retirent lentement, sans qu'aucune manifestation hostile se produise.

LE SUCRE ARTIFICIEL

Se souvient-on encore du bruit qui se répandit, il y a plusieurs années, et qui émut l'industrie sucrière? On venait, disait-on, de trouver le moyen de faire de toutes pièces, dans le laboratoire, du sucre, du beau sucre blanc, à bon marché. La nouvelle arrivait d'Amérique. Mais on prenait déjà des brevets, sur le vieux continent, et les agriculteurs du Nord, les producteurs de betteraves passèrent plusieurs mauvaises nuits. On nous avait prévenu l'un des premiers et nous devions assister aux expériences.

C'était bien simple et conforme aux opérations chimiques. L'appareil était rudimentaire. Des vapeurs de pétrole pénétraient dans de la pierre ponce avec de la vapeur d'eau. Il y avait là tous les éléments constitutifs du sucre. Il ne restait plus qu'à les combiner. Or, la pierre ponce jouait un peu le rôle de la mousse de platine ; en sa présence, les matériaux constitutifs du sucre se groupaient, et quand on ouvrait l'appareil, on le trouvait plein d'eau sucrée. On distillait... et l'on recueillait le sucre! Le système s'en est allé comme il était venu. Nous n'avons jamais rien vu. Et c'est déjà de l'histoire ancienne.

Or, voici qu'un chimiste belge, M. Slosse a récemment déclaré, en présence de ses pairs, qu'il produisait du sucre par synthèse. Il fait arriver dans un appareil générateur d'ozone un courant d'hydrogène et un courant d'oxyde de carbone. Sous l'influence de l'ozone, ces deux gaz se combineraient et formeraient une variété du sucre, car, comme tous les sucres, il réduirait la liqueur de Fehling et, qui plus est, il fermenterait sous l'action de la levure. M. Solvay a communiqué ce résultat à l'Académie royale de Belgique.

M. Slosse prétend même qu'en faisant circuler dans un tube à effluves électriques de l'oxyde de carbone et de l'ammoniaque il obtiendrait de l'urée.

Bref, M. Slosse aurait fait la synthèse du sucre et de l'urée. C'est un gros résultat, si gros que nous ne le signalons que sous réserves.

L'alliance franco-russe

Saint-Pétersbourg, 7 janvier. — Le *Svet* met en garde les Français contre l'idée d'un rapprochement de leur pays avec l'Allemagne. Il soupçonne celle-ci de feindre certaines sympathies envers la France et de dissimuler les tendances secrètes qu'elle a à une entente avec l'Angleterre, afin d'inspirer au peuple français le sentiment qu'il ne court aucun risque du côté du Rhin et de le pousser par ce moyen à la périlleuse aventure d'une guerre avec l'Angleterre, guerre dont l'Allemagne ne manquerait certainement pas de tirer profit lorsqu'elle aurait éclaté.

Le même journal engage, en outre, le public français à ne pas se laisser séduire par les habiles manœuvres que les ennemis de l'alliance franco-russe mettent en jeu pour tâcher de réussir à séparer la France de la Russie, parce qu'ils comprennent bien leur impuissance en face de ces deux grands pays étroitement unis.

Les déclarations de Luccheni

Genève, 7 janvier. — Un fonctionnaire supérieur de la police genevoise, chargé de faire un rapport sur l'attitude de Luccheni et sur son traitement, a visité celui-ci dans sa prison.

La longue conversation avec l'assassin a corroboré la conviction où la justice genevoise était déjà que Luccheni a eu des complices, et qui se basait sur certaines lettres adressées à l'assassin pendant sa prévention.

Le détenu n'a fait aucune révélation précise et n'a surtout livré aucun nom. Il a dit toutefois — est-ce vantardise ou vérité? — que si l'impératrice Elisabeth, au lieu de s'embarquer sur le *Genève*, avait pris le train à la gare de Cornavin, il se trouvait là deux anarchistes pour la frapper.

Détail curieux : lorsque le fonctionnaire de la police est entré dans la cellule de Luccheni, la première question que celui-ci ait posée a été : « Et l'affaire Dreyfus, où en est-elle? »

Notre Prime
—(§)—
DEMANDEZ LA
SCIENCE AMUSANTE
A LA LIBRAIRIE DU
Journal de Roubaix
71, GRANDE-RUE

Bulletin Commercial

AFFAIRES TRAITÉES LE 7 JANVIER

ROUBAIX-TOURCOING. — Tendance soutenue. — Laines peignées. Type courant. — Janvier 40,000 k. à 4,90. — Février 40,000 à 4,875; 70,000 à 4,90. — Mars 5,000 à 4,85. — Avril 10,000 à 4,85. — Mai 15,000 à 4,85; 40,000 à 4,825. — Juin 20,000 à 4,85; 40,000 à 4,825. — Juillet 15,000 à 4,825; 20,000 à 4,85. — Août 35,000 à 4,85; 5,000 à 4,825. — Septembre 5,000 à 4,825. — Octobre 15,000 à 4,825. — Novembre 15,000 à 4,825. — Décembre 20,000 à 4,825. — Total : 290,000 k.

Type ancien. — Avril 5,000 k. à 4,875. — Mai 5,000 à 4,875. — Total : 10,000 k.

Total de la journée : 300,000 k.

ANVERS. — Tendance soutenue. — Janvier 00,000 k.; février 45,000; mars 00,000; avril 60,000; mai 10,000; juin 0,000; juillet 15,000; août 10,000; septembre 50,000; octobre 35,000; novembre 40,000; décembre 15,000. — Total : 190,000 k.

LEIPZIG. — Tendance calme. — 35,000 k.

TERME	LAINES PEIGNÉES Roubaix-Tourcoing Courant	Roubaix-Tourcoing Ancien	ANVERS Allem. b	LEIPZIG Type B.A	Le Havre COTONS	Le Havre CAFÉS
Janvier... 99	4.90 ..	—	4.90 ..	3.95 ..	36 87	37 75
Février.....	4.90 ..	—	4.85 ..	3.92 1/2	36 50	38 ..
Mars.....	4.85 ..	4.90 ..	4.85 ..	3.92 2/2	36 50	38 25
Avril.....	4.85 ..	4.87 1/2	4.82 1/2	3.92 1/2	36 50	38 50
Mai.....	4.85 ..	4.87 1/2	4.80 ..	3.90 ..	36 50	38 75
Juin.....	4.85 ..	4.87 1/2	4.80 ..	3.90 ..	36 62	38 75
Juillet.....	4.85 ..	4.87 1/2	4.77 1/2	3.87 1/2	36 62	39 ..
Août.....	4.85 ..	4.87 1/2	4.77 1/2	—	36 62	39 25
Septembre..	4.82 1/2	4.87 1/2	4.77 1/2	—	36 62	39 50
Octobre.....	4.82 1/2	—	4.75 ..	—	36 75	39 50
Novembre...	4.82 1/2	—	4.75 ..	—	36 87	39 75
Décembre...	4.82 1/2	—	4.75 ..	—	36 87	40 ..

COTONS

HAVRE, 7 janvier. — A terme calmes. 1.850 balles.

On cote : Janvier 37 .1.; février 36 5/8; mars 36 5/8; avril 36 5/8; mai 36 5/8; juin 36 3/4; juillet 36 3/4; août 36 3/4; septembre 36 4/8; octobre 37 .1.; novembre 37 .1.; décembre 37 .1..

Disponible. — On a traité : 216 balles New-Orléans de 44,50 à 43,50; 200 balles Texas de 00,00 à 42,00.

Fourmies, 5 janvier 1899.

LAINES BRUTES. — La grande fermeté constatée depuis déjà quelque temps, s'est accentuée encore et la tendance est à la hausse sur tous les marchés. Les qualités communes seules ne profitent point de cette amélioration.

Les enchères en Australie recommenceront à Sydney le 9 et à Melbourne le 10 courant.

PEIGNÉS. — Les achats sont nombreux en peignés mérinos. Les détenteurs élèvent leurs prétentions et la hausse n'est plus à discuter.

FAÇON DE FILATURE. — Des affaires arrivent aux conditions du Syndicat et permettent, avec les anciens marchés, de maintenir le travail de quatre jours par semaine.

FILS. — Les demandes sont plus nombreuses et il s'est traité, ces jours ci, des affaires à des prix en hausse.

TISSUS. — Il se fait encore peu de propositions à des prix acceptables, ce qui laisse l'alimentation difficile et insuffisante.

Condition publique des laines, soies et cotons.

Relevés comparatifs bi-mensuels du 22 décembre au 4 janvier

	1897	1898
Laine peignée.....	439.591 k. 40	148.853 k. 70
Laine filée.....	464.980 k. 70	110.808 k. 50
Ensemble.....	361.572 k. 10	259.662 k. 20
Décreusage.....		
Titrages.....	483	867

(Bulletin bi-mensuel.)

VENTES PUBLIQUES DE LAINES
de Roubaix-Tourcoing

ROUBAIX

La prochaine vente publique par le ministère de M. Edouard Dechenaux aura lieu le jeudi 2 février prochain, à 11 heures du matin, immédiatement après M. Aug. Defrenne pour les blousses, laines brutes et lavées, et le vendredi 3 février, à 3 heures de l'après-midi pour les déchets.

Les quantités à exposer devront nous être annoncées pour le mercredi *matin 25 janvier, et la marchandise* rendue dans les magasins, rue de Cassel, au plus tard le jeudi 26 janvier.

— Il sera vendu dans le local de la Bourse, jeudi prochain, 12 courant, par le ministère de M. Emile Nys, courtier-assermenté près le Tribunal de commerce:

10.000 balles environ de peignés de France et de laine cardée ; 15.000 b. environ de laine de France fine en suint ; 40,000 b. environ de laines brutes, laines lavées, gros de Buenos-Ayres, gros d'Afrique, de France d'Australie, laines pour matelas et écarts divers.

50/60,000 balles de déchets de fabricants et filateurs plus une quantité de caisses de laine filée très peu avariée.

— Les ventes publiques de M. Aug. Defrenne, courtier juré, auront lieu pour l'année 1899, comme suit:

Les jeudi et vendredi 2 et 3 février; les mardi et mercredi 21 et 22 mars; jeudi et vendredi 1er et 2 juin; les mardi et mercredi 25 et 26 juillet; les jeudi et vendredi 21 et 22 septembre; les mardi et mercredi 28 et 29 novembre, à 11 heures du matin et 3 heures précises.

La première vente publique aura lieu le jeudi 2 *février* prochain, à 11 heures précises du matin, pour les blousses et laines brutes, et à 3 heures précises de l'après-midi pour les déchets.

Les quantités à exposer devront être annoncées pour le mardi 24 et rendus le mercredi 25 janvier 1899, dans les magasins spéciaux boulevard d'Halluin.

Condition publique de Reims

Mouvement du mois de décembre

Année 1897.

	Colis	Opérations	Kilogs
Laine peignée.....	5.057	1.655	562.725 k. 0
Laine filée.....	245	121	30.632 k. 1
Laines diverses.....	118	54	14.737 k. 2
Numérotages.....	»	57	»
Décreusages.....	»	»	»
Totaux.....	5.390	»	608.094 k. 4

Année 1898.

	Colis	Opérations	Kilogs
Laine peignée.....	4.544	1.476	502.556 k. 5
Laine filée.....	188	81	25.102 k. 8
Laines diverses.....	289	107	39.531 k. 2
Numérotages.....	»	60	»
Décreusages.....	»	2	»
Totaux.....	5.018	»	567.190 k. 5

Le Directeur, L. BOTZ.

LES PROPOS DE ROSALIE

Soupe aux navets. — Poulet au parmesan. — Pour blondir les cheveux. — Eau fortifiante pour la chevelure.

Nous allons, je crois, mes bonnes petites, avoir aujourd'hui, une causerie intéressante et profitable, car j'ai là sur ma table, en réserve, un petit paquet de notes, d'où j'ai tiré quelques bonnes recettes à votre intention. Que diriez-vous d'abord d'un potage simple, vite préparé et très bon? — Ça vous va? — Parfait.

Faites revenir dans du beurre frais des navets coupés en dé, jusqu'à ce qu'ils soient d'une belle couleur; dressez du pain dans votre soupière; mettez les navets dessus. Vous en écrasez un ou deux dans la casserole qui a servi à les faire revenir, vous mettez de l'eau dans laquelle vous délayez du jus de viande. Vous laissez bien chauffer et vous mettez sur votre pain.

Ce potage aux navets sera encore meilleur, si vous ajoutez dans votre soupière, au moment de servir, une grosse cuillerée de crème fraîche.

Pour une soupe tôt faite, c'en est une ou je ne m'y connais pas; on peut dire qu'elle est à la vapeur et néanmoins elle est excellente. Essayez-en.

***

« Tante Rosalie, m'écrivait ces jours-ci un de mes neveux, je suis un vieux maniaque, mais il faut me prendre comme je suis ; de plus, étant un tantinet gourmand, je fais le désespoir de ma cuisinière, que je tracasse toujours pour voir paraître sur ma table des plats nouveaux, les sauces toujours semblables me fatiguent. Pour le moment je suis las de la volaille, qu'on me sert toujours rôtie, ou sautée, ou en ragoût, je voudrais une façon inédite ou peu connue. Si vous avez cela dans vos cartons, vous mériterez ma reconnaissance. »

Soyez heureux, mon neveu, je crois que vous serez content de ce poulet au gratin, et que vous m'en remercierez.

Saupoudrez de parmesan rapé un poulet, qui a été préalablement sauté dans du beurre, et déposé, coupé en morceaux, sur un plat qui va au feu. Préparez d'autre part une espèce de crème avec un quart de litre de crème épaisse, deux œufs entiers, deux jaunes d'œufs et un peu de farine.

Arrosez, ou plutôt masquez le poulet complètement de ce velouté et faites cuire au four pendant un petit moment, couvrez de chapelure et de parmesan rapé, et faites gratiner.

Voilà, je suppose, une recette qui ne court pas les formulaires de cuisine; je l'ai rapportée d'Italie, où elle est fort en honneur.

***

Voulez-vous maintenant qu'après avoir satisfait à notre causerie culinaire, nous nous occupions un peu de nos petites personnes? Oh! mes neveux peuvent écouter aussi, ce chapitre les intéresse, et si j'étais indiscrète je vous dirais que parmi les lettres que je reçois à ce sujet des soins de beauté et de coquetterie que l'on peut se donner, le plus grand nombre n'émane pas toujours de celles qu'on aime à appeler des êtres futiles, et que souvent, très souvent... mais je suis discrète.

Mais revenons à notre sujet. Vous m'avez bien des fois, n'est-il pas vrai, demandé une recette inoffensive pour maintenir les cheveux blonds et les empêcher, avec le temps, de se foncer et de passer au châtain. Jusqu'ici, je ne vous avais pas répondu, ne connaissant pas de procédé inoffensif. Aujourd'hui, je peux vous en indiquer un, l'ayant fait expérimenter par une amie, qui s'en est bien trouvée.

Ce procédé consiste, non à teindre les cheveux, mais à les décolorer. Vous achetez chez un pharmacien de l'eau oxygénée et un petit flacon d'ammoniaque. Vous vous êtes préalablement nettoyé la tête la veille avec un peu d'eau de panama. Vous versez dans une soucoupe un peu d'eau oxygénée, vous laissez tomber deux gouttes d'ammoniaque, et avec une éponge vous imbibez les cheveux en commençant par la racine; au bout de cinq à six jours de ce traitement, vos cheveux sont du plus beau blond.

A ce moment-là, vous cessez les frictions, que vous ne renouvelez plus que tous les dix ou quinze

(*Voir la suite à la 3e page*)

FEUILLETON DU 9 JANVIER 1899. — N° 12

FEU ROBERT-BEY

PAR ARMAND LAPOINTE

X

— M. Paul Robert? demanda-t-il avec un léger accent qui trahissait son origine étrangère.

— C'est moi, monsieur, répondit le jeune homme.

— Je désire avoir avec vous quelques instants d'entretien, répliqua l'inconnu en jetant un regard vers Charlotte.

Ce regard n'avait point été perdu pour Paul. Il crut en comprendre l'expression interrogatoire et répondit:

— Mademoiselle est ma sœur; vous pouvez parler devant elle, monsieur.

Alors l'inconnu s'inclina de la façon la plus respectueuse devant Charlotte.

— J'ai une fille de votre âge, mademoiselle, dit-il, et j'envie pour elle votre grâce et votre beauté.

Puis, s'adressant à Paul, qui lui avait offert un siège, il ajouta :

— Je me présente devant vous, monsieur, sous les auspices de M. le directeur de l'Ecole centrale des arts et manufactures, et voici sa carte qu'il a bien voulu me donner avec quelques mots pour vous.

Le jeune homme prit le morceau de vélin et lut tout haut:

« Il se présente, mon cher Robert, une occasion » inespérée de fortune, et je m'empresse de vous en » faire profiter en donnant votre adresse au por- » teur. »

— De quoi s'agit il, monsieur? demanda Paul.

— Voici: je me nomme José Moreno; j'habite aux Etats-Unis la province du Nouveau-Mexique, où je possède d'immenses propriétés. Dans l'une d'elles, j'ai découvert, il y six mois, une mine d'anthracite d'une richesse incalculable et d'une exploitation facile. Sa situation sur le bord du Rio del Norte augmente considérablement sa valeur, en permettant de transporter par eau et à peu de frais les produits de l'exploitation jusque dans la baie du Texas. Mais, pour rendre l'exploitation fructueuse, il me fallait la direction d'un homme compétent, d'un ingénieur de mérite, jeune, hardi et désireux de faire fortune. Je suis venu le chercher en France. Mon premier soin a été de m'adresser au directeur de l'Ecole centrale, cette pépinière d'ingénieurs. J'en sors à l'instant, et c'est vous, monsieur, que le directeur m'a désigné. Il m'a dit que vous étiez sorti de l'Ecole avec le numéro 1, ce qui est une haute recommandation, et que nul autre mieux que vous, à cause de vos aptitudes spéciales, n'était en état de diriger la vaste exploitation que je veux entreprendre. Je passe sous silence, dans la crainte de blesser votre modestie, tout ce qu'il a ajouté relativement à vos qualités comme homme. J'ajoute seulement que la façon dont il m'a parlé de vous, me fait désirer ardemment de vous avoir pour collaborateur.

— Je voudrais pouvoir accepter vos propositions, monsieur, répondit Paul; mais j'ai des devoirs à remplir, et ..

Son interlocuteur l'interrompit.

— Je sais à quoi vous faites allusion, lui dit-il. M. le directeur de l'Ecole centrale m'a appris que vous aviez une mère, une sœur... Voici ce que je vous offre: la direction absolue et sans contrôle de la partie technique de mon entreprise, une habitation splendide avec tous les domestiques dont vous aurez besoin, la table d'un millionnaire: deux mille francs d'appointements par mois, un congé de trois mois, tous les deux ans et une part dans les bénéfices, qui, pas moindre de dix pour cent.

— Oh! monsieur! fit Paul ébloui par les avantages qui lui étaient offerts, voilà qui est bien supérieur à mes mérites!

— J'ajoute, reprit José Moreno sans relever l'observation du jeune homme, que je suis disposé à vous faire une avance de dix mille francs que vous toucherez avant votre départ.

— Et cette réponse que vous attendez de moi, monsieur, dans quel délai devrai-je vous la donner?

— Trois jours vous suffisent-ils?

— Oui.

— Eh bien, monsieur Paul Robert, voici ma carte. Vous me trouverez tous les matins avant dix heures, à mon hôtel.

Paul jeta les yeux sur le carton et lut:

JOSÉ MORENO
De Santa-Fé (Nouveau-Mexique)
Hôtel Continental.

— Dans trois jours, vous aurez ma réponse, dit-il.

José Moreno se leva, salua très courtoisement le frère et la sœur, et sortit.

Disons tout de suite que José Moreno n'était autre que Justin, l'ancien valet de pied de Robert Bey et l'un des complices de l'assassinat.

Dans quel but ce misérable s'était-il présenté chez Paul sous le nom et la figure d'un riche propriétaire du Nouveau Mexique?

Pour répondre à cette question, il nous suffira de dire que l'ex-valet de pied s'était épris de Charlotte, la pure et innocente jeune fille, et que, désespérant d'arriver à ses fins autrement que par la ruse et la violence, il avait conçu le projet d'éloigner de Paris, pendant un temps son protecteur naturel, Paul, son frère. Charlotte, sans défenseur, sans autre appui que sa mère, devenait une proie facile. C'était donc nouvelle et odieuse comédie que venait de jouer ce personnage. Tout était faux dans son récit : le nom qu'il s'était donné comme la personnalité qu'il représentait; ses propriétés du Nouveau-Mexique comme la mine d'anthracite qu'il prétendait vouloir exploiter. Il n'avait trouvé rien de mieux pour éloigner Paul. Celui-ci, en effet, dans la situation qu'avait faite à sa mère, à sa sœur, à lui, la mort de Robert-Bey, devait saisir avec empressement une occasion de fortune qui se présentait dans des conditions aussi sérieuses.

Mais comment ce laquais, ce domestique, était-il en état de faire à Paul une avance de dix mille francs que celui-ci devait toucher avant son départ.

Ah! c'est que ce Justin, en prenant le nom de José Moreno, n'en était point à son premier avatar! Le prétendu valet de pied cachait une mystérieuse personnalité — la vraie celle-là.

Dès que le frère et la sœur se trouvèrent de nouveau seuls, Charlotte, qui, pendant toute la conversation entre le faux José Moreno et Paul, n'avait pas ouvert la bouche, se jeta tout éplorée dans les bras de celui ci, en s'écriant :

— Paul, mon cher Paul, dis-moi que j'ai mal entendu, que tu n'accepteras pas les propositions de cet homme...

— Mais, petite sœur, répliqua Paul un peu surpris pourquoi les repousserais-je?

— Tu partirais?... tu consentirais à nous abandonner?... Oh! Dieu! ce serait la mort pour maman et pour moi.

— La mort! s'écria Paul à son tour, que dis-tu là, Charlotte?

Les larmes de la jeune fille s'échappèrent à flots de ses yeux.

— Ah! dit-elle avec des sanglots, puisque tu veux nous quitter, c'est que tu ne nous aimes pas comme nous t'aimons!

— Mais songes-y donc!... C'est la fortune dans l'avenir, et pour le moment, c'est le bien-être pour notre mère et pour toi!

Robert-Bey avait toujours occupé dans le cœur de Charlotte la plus large place. C'est de lui qu'elle tenait sa brillante éducation; il l'avait élevée et façonnée à sa guise; leurs goûts et leurs idées étaient les mêmes. C'était plus qu'un père pour